

Les masques populaires bulgares

Autor(en): **Angelova, Rosica**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **63 (1967)**

Heft 3/4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-116273>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les masques populaires bulgares

De *Rosica Angelova*

On prépare les masques populaires à l'occasion d'une des coutumes bulgares les plus pittoresques et dramatiques : les jeux du carnaval. Dans la Bulgarie de l'ouest ces jeux ont lieu à la veille de saint Vassil (le 14 janvier) et le jour même. Autrefois, d'après le Calendrier populaire, on fêtait le Nouvel An, la «sourva», ce jour-ci, et voilà pourquoi on appelle les interprètes des jeux des «sirveskaris». Leurs jeux avaient pour but de demander la santé par les personnes et la fertilité pour les animaux domestiques, surtout parce que l'élevage était l'occupation principale de la population locale. De nos jours on peut retrouver des vestiges de cette ancienne idée dans la prédominance des masques d'animaux, ainsi que dans certains rites par exemple. Dans les autres régions du pays le carnaval a lieu dans la semaine qui suit le mercredi des Cendres – d'après le Calendrier orthodoxe au mois de février ou mars – cela dépend de la date de Pâques.

Les interprètes des jeux du carnaval sont connus sous des noms différents, parmi lesquels les plus répandus sont : «koukeri» et «startzi». On croyait que les jeux des «koukeris» apportaient au village et à chaque maison particulière la santé et l'abondance, surtout dans le domaine de l'agriculture. Le désir d'une moisson abondante se manifeste d'une manière très évidente au cours de certains rites des jeux, surtout dans les scènes finales. Ce désir est en liaison directe avec l'agriculture – la source principale de la subsistance dans les vallées fécondes du pays. Là le carnaval a lieu à la quinquagésime.

Seuls les jeunes hommes – célibataires ou mariés – peuvent devenir des «sirvaskaris» ou des «koukeris». Dans certaines régions – par exemple dans la Bulgarie du Sud-Est – ils se travestissent avec des costumes féminins locaux. Une ou deux semaines avant le carnaval les participants empruntent aux jeunes filles ou aux jeunes femmes de la famille ou aux bien-aimées (les hommes mariés à leurs femmes) des chemises, des robes, des gilets et des tabliers. Autrefois les femmes stériles donnaient très volontiers leurs vêtements parce qu'elles croyaient qu'après le carnaval, lorsqu'elles remettraient leurs habits portés par les «koukeris», elles pourraient devenir enceintes. Il y a 25 ans qu'on ne trouve plus cet élément de la coutume. Là où les «koukeris» sont travestis en femmes, ils enveloppent d'habitude leurs jambes jusqu'aux genoux, par-dessus les pantalons, avec des molletières et ils les attachent avec des cordons noirs. Dans certains villages les «koukeris» emploient des ceintures de laine rouges au

lieu des molletières ordinaires. Et il y a même des villages où les exigences esthétiques ont donné naissance à l'idée de mettre des jambières faites de tabliers bigarrés des jeunes filles au lieu d'envelopper les jambes avec des molletières. A présent on ne fait plus de tabliers pareils; mais exprès pour le carnaval les jeunes filles les prennent des trousseaux de leurs mères et les offrent à leurs bien-aimés.

Dans la région de Sredna gora les «startzis» portent des costumes en blanc – des chemises blanches et des pantalons collants bien tenus (startzi belogachti) ou des chemises blanches avec des gilets foncés et au lieu des pantalons des molletières en peau de chèvre poilue (startzi badjatzi). Dans la Bulgarie de l'ouest les «sirvaskaris» improvisent leurs costumes selon leurs rôles ou selon leurs idées personnelles. Quelques-uns ornent leurs pantalons de plumes multicolores, d'autres imitent les tziganes – ils s'habillent en guenilles, noircissent leurs visages et leurs mains, d'autres s'habillent comme des médecins ou comme des reporters-photographes, etc. Ceux qui gardent leurs vêtements quotidiens mettent le plus souvent par-dessus de vieilles chemises féminines, souvent coupées en bandes. Lorsqu'ils s'habillent de vêtements féminins, ils le font par tradition car la signification magique de cette mascarade est depuis longtemps oubliée. A présent on l'interprète comme un élément de l'action théâtrale: «Nous, les hommes, nous portons des vêtements masculins tous les jours – il serait bien ennuyeux de nous voir comme toujours. Ça ne serait pas gai, pas du tout amusant.»

Jadis les vêtements des «koukeris» et des «sirvaskaris» étaient beaucoup plus simples et plus usés. De nos jours les jeunes filles donnent leurs nouvelles robes, les plus beaux plastrons et les plus jolis tabliers. Des accessoires très importants des costumes du carnaval sont les cloches qu'on enfile sur une courroie ou un cordon et qu'on enroule plusieurs fois autour de la taille. Elles sont de différentes dimensions et de différentes formes – en commençant par les petits grelots qui carillonnent avec un son très tendre et qui sont portés par les brebis, et finissant par les grosses et lourdes cloches, portées par les moutons et le gros bétail. Lorsque les «koukeris» ont un grand choix de cloches, ils les combinent d'après leurs sons comme les bergers des Rhodopes jadis combinaient les cloches de leurs nombreux troupeaux.

Par endroit la musique des cloches est l'unique accompagnement des pantomimes du carnaval.

L'épée en bois taillé, la massue et le «balais» – les armes traditionnelles des interprètes du carnaval, sont des éléments indispensables au costume. L'épée en bois imite assez bien les épées authentiques. Autre-

fois elles étaient plus grandes et plus grossières qu'aujourd'hui, elles avaient trois ou quatre mètres de longueur; à présent les plus longues ont un mètre quatre-vingt. Au début elles étaient sans parures, plus tard on commença à les peindre avec des couleurs différentes. De nos jours elles sont décorées avec des lignes ondulées ou zigzagüées de couleur rouge, jaune, bleue, verte, etc., accompagnées de points de fleurs ou de figures géométriques. Il y a de même des épées peintes des deux côtés avec des dessins naïfs. Ainsi on peut voir des lapins et des oiseaux parmi des pots de fleurs avec des tulipes rouges et jaunes, des chevaliers au-dessus, des paons aux queues déployées et un couple familial avec des fleurs en mains; on peut encore y distinguer un homme et une femme, la main dans la main, dans un champs de fleurs avec un oiseau au centre et au dessus de la femme un serpent tordu, etc. Les massues représentent des perches avec une boule taillée au bout. Les «balais» sont de longues perches avec un torchon au bout.

L'élément essentiel du costume des «koukeris» et des «sirvaskaris» est le masque et voilà pourquoi on emploie beaucoup de temps, on s'applique avec soin pour sa préparation.

Les comédiens du carnaval se réunissent en groupes – un dans les petits villages et plusieurs dans les grands. Dans le premier on voit les «jeunes mariés» ou le «hadji» et le «staretz». Ces deux personnages ne portent pas de masque. Pour le rôle de la jeune mariée on choisit un jeune homme au visage fin. Il porte le costume local, habituel pour la jeune mariée (de nos jours on voit souvent même la longue robe blanche nuptiale), et il est coiffé d'une coiffe blanche ou d'un voile blanc avec une couronne de fleurs (élément nouveau). Son visage est maquillé et souvent on met du rouge à lèvres même au-dessus des moustaches. Au lieu d'une jeune mariée on peut voir une jeune femme – dans ce cas là, «elle» porte obligatoirement un bébé – une poupée emmaillotée faite de chiffons. Elle tient aussi une quenouille avec la quenouillée et le fuseau. Le jeune marié (le mari) porte son costume quotidien et il n'est pas maquillé. On le voit rarement avec un visage couvert de suie – «pour faire peur à ceux qui veulent enlever la jeune mariée», ou, pour se «donner des airs d'importance», mettre des pelures d'oignon coupées comme des dents sous ses lèvres. Sur la tête il porte un bonnet à poil au bout pointu ou plat – cela dépend de la tradition locale – et il porte un fusil sur l'épaule ou une ensouple attachée avec une ficelle. Il porte toujours son épée de bois pour protéger la jeune-mariée des voleurs. Dans certaines régions il porte l'uniforme de l'insurgé contre le joug turque – une réminiscence de la

lutte libératrice – ainsi que le bonnet à poil typique de l'époque; une longue plume de coq ornée de papier d'étain est fixée sur le bonnet. Dans certains villages de la Bulgarie du Sud-Est les jeunes-mariés sont accompagnés de deux «demoiselles d'honneur». Leur présence donne un air d'authenticité à «la noce». Les «demoiselles d'honneur» sont aussi sans masque, elles portent l'ancien costume local des jeunes filles, leurs têtes sont couvertes de coiffes de soie blanches et elles mettent des fleurs dans leurs cheveux. Elles sont maquillées comme la jeune mariée.

Les autres personnages portent des masques. Certains masques correspondent aux rôles joués par les «koukeris» ou par les «sirveskaris». Mais la grande majorité des masques a un style fixé qui est différent dans chaque région du pays avec des détails spécifiques. Mais malgré la diversité, due aux formes traditionnelles transmises de génération en génération, à l'inspiration individuelle, au goût et aux talents des créateurs, on peut réduire les types principaux: Dans la Bulgarie de l'Ouest (régions de Radomir et Bresnik) sont répandues des compositions compliquées de 2,80 m de haut et 1,50 m de large. Dans le peuple on dit à propos de ces masques: «Il porte toute une porte sur son dos et il ne peut pas rentrer à la maison». Autrefois ce type de masques était toujours en bois. Il y a une vingtaine d'années on les voyait partout mais avec le temps leur nombre a diminué. Ils ont été remplacés de plus en plus par les masques de cuir, de feutre et d'autre matière. Les anciens masques avaient presque toujours deux faces – de devant et de derrière, et il y avait même des masques à quatre faces – de tous les côtés de la tête. A présent dans ce cas-là les côtés latéraux sont toujours en carton. Les deux côtés du masque sont faits de la même manière mais ils ne sont jamais identiques. Tous deux sont couverts de feuilles d'étain brillantes et multicolores encadrés d'une paire d'ailerons d'oiseau déployés (le plus souvent ce sont des ailes de poules); quelquefois on colle des plumes sur le front, mais on trouve toujours un moyen quelconque pour les différencier. Si, par exemple, on met sur une des faces une barbe en plumes ou en peau de lapin, sur l'autre cette barbe sera en peau de mouton blanche ou noire; si les moustaches de la première sont en crin, celles de la deuxième sont en peau noire, ou en chanvre, ou elle n'aura pas de moustaches. Les nez des deux masques sont toujours différents. Sur le premier il est sculpté sur le bois même, sur le deuxième c'est un piment rouge séché, un morceau de feutre rouge, un morceau de cuir. Les dents sont en bois taillé ou parfois représentées par des grains de haricots. Quelquefois ce n'est que le premier masque qui possède des trous pour la

bouche et pour les yeux, sans avoir un trou pour le nez ou même sans nez, le deuxième n'ayant qu'un nez. Actuellement on ne fait en bois que le masque de devant; le deuxième est en carton. Sur ce carton on dessine le visage humain avec différentes couleurs et d'avance on fait des trous pour les yeux, la bouche et le nez. On dessine les sourcils ou on les marque par des bandes étroites d'étoffe noire ou de peau; les moustaches et la barbe sont aussi en peau. Dans certaines localités pour faire la barbe on met des feuilles de maïs brunes sur le masque en carton et on les coupe en bandes minces. Outre les masques en bois ou en bois et autres matières on place sous la partie inférieure de la composition des petits masques en carton, rangés de différentes manières: trois horizontalement et un au-dessus, formant un triangle, deux ou quatre rangés en une ligne droite, etc. On voit ce type de masques sur la partie de devant, ainsi que sur la partie de derrière de la composition. Dans certains villages on attache le masque en carton sur un des masques en bois et de cette manière on obtient de la variété. En plus des dessins, ces masques ont souvent des éléments appliqués, comme par exemple des sourcils en bandes étroites de peau, une barbe en plumes ou en peau, etc. Depuis 30 ans les masques en bois deviennent de plus en plus rares. Ils sont remplacés par des masques en feutre, en peau de mouton tondu, en cuir et en tissu de chanvre. Quelquefois le masque en feutre est couvert de tissu blanc. Ce fond met en relief les couleurs vives des joues, roses ou rouges, ainsi que les trous pour les yeux cernés de rouge. La barbe en peau blanche s'unit avec le fond et allonge le visage en contrastant avec les moustaches en crin noir et avec les cheveux en poils de chèvre.

Les masques avec le visage couvert de tissu imbibé de goudron sont aussi impressionnants. Les trous pour les yeux sont entourés de bandes de carton blanc, la barbe et les moustaches sont en laine blanche et là on entrevoit la langue en tissu écarlate. L'élément pittoresque est mis en relief par les deux ailes de poules fixées sur les deux côtés du masque et par les cheveux en plumage blanc.

Les masques de cuir sont peints d'après le goût personnel des interprètes. Ils sont souvent particulièrement pittoresques. On peut voir par exemple les masques en cuir vert. Les trous pour les yeux sont entourés de tissu blanc et dans la bouche on voit des haricots blancs qui figurent les dents; le nez est en cuir rouge-foncé et les moustaches en cuir noir.

Pour aviver les masques en toile grise on procède de la même manière: on fait les sourcils en tissu noir, la barbe en peau noire, les moustaches en chanvre noir, le nez en soie ou en cotonnade rouge.

Mais on trouve des masques avec très peu de couleurs : Par exemple le masque en cotonnade mauve qui n'est décoré que de deux traits blanc (les sourcils), ou le masque jaune qui n'a qu'une bouche écarlate, etc.

Mais en principe chacun cherche à faire son masque très riche en couleurs et saisissant. Il y a des «sirvaskaris» qui se contentent de masques prêts en n'ajoutant que des ailes de poule déployées dans l'espace entre les «visages». En dessus le masque est couvert de tissu noir ou brun foncé avec des bandes multicolores en coton ou en papier.

Mais de nos jours les masques qui ont une construction en lattes ou en baguettes sont beaucoup plus répandus. Le plus souvent cette carcasse est ellipsoïdale, dressée le long de son grand axe. Mais parfois on préfère la carcasse dressée le long du petit axe. Dans la Bulgarie de l'Ouest on trouve très peu de formes trapézoïdales, tandis qu'elles sont très répandues dans le Sud-Est du pays. On étire sur la carcasse une carpe usée, une toile, une serpillière ou un haillon quelconque qui sert de base pour le masque. Les éléments décoratifs préférés pour les constructions dans la Bulgarie de l'Ouest sont les ailes et les têtes d'oiseaux, le plumage multicolore et les feuilles de maïs colorées. Balancées par les porteurs ces compositions rappellent des champs en fleurs, agités par le souffle du vent. D'autres constructions sont recouvertes sur deux côtés d'ailes étendues de poules, de corneilles, de geais et de faucons. Entre les ailes, on met des têtes d'oiseaux, des plumes et des petits miroirs ronds. La poupée en chiffons était très connue autrefois comme élément de décoration. A présent on la retrouve encore, mais de plus en plus rarement. Cette poupée représente une femme ou un homme et on la met au milieu du masque. Elle a toujours les mains faites de pattes d'oiseau et elle est montée sur un oiseau – poule blanche, geai, faucon, faisán. Si c'est une femme, elle porte un collier de perles rouges et blanches et depuis peu les ongles des «mains» sont peints en rouge; si c'est un homme, il a dans la bouche un fume-cigarette. Les feuilles de maïs multicolores dispersées entre les plumes des ailes foncées produisent un effet très impressionnant. Quelques-uns préfèrent couvrir le dos de la carcasse de feuilles de maïs peintes en couleurs vives qui jurent entre elles. On trouve des masques, à l'exception de la partie faciale, entièrement couverts de feuilles de maïs. Il est à remarquer que cette décoration est liée à une forme déterminée de la carcasse, différente des formes des masques couverts de plumes et d'ailes. Elle est montée sur deux baguettes horizontales et parallèles liées par quatre lattes avec un espace libre entre elles pour la tête. Sur cette base on fixe deux baguettes semi-

circulaires, la première attachée à la baguette horizontale antérieure, la deuxième à la baguette postérieure. Les deux masques – celui d'en face et celui de derrière – sont renfermés par un hémicycle. Ils sont soit en bois, soit l'un en bois et l'autre en feutre ou en autre matière. Chaque masque a deux paires d'ailes étendues des deux côtés; le reste de l'espace est rempli de feuilles de maïs multicolores, disposées en lignes monochromes ou de manière désordonnée. L'espace étroit entre le côté facial et le dos est également rempli de feuilles de maïs multicolores.

Il existe un type de masque très intéressant en forme de pyramide à trois faces. Ce masque était autrefois fait en bois mais à présent on utilise aussi le carton; mais il existe toujours au moins une des faces en bois. Les uns sont entièrement couverts d'ailes étendues avec une tête d'oiseau ou une peau de lapin aux oreilles dressées. D'autres sont ornés de bandes ou de rosettes de papiers multicolores et de feuilles de maïs.

Outre ces compositions impressionnantes et compliquées on trouve des masques qui ne dépassent pas le niveau de la tête. D'habitude ils représentent une étrange combinaison de têtes de bêtes – domestiques et sauvages – avec des éléments fantastiques. On voit souvent parmi eux des têtes de bœufs, de boucs, de béliers, enlacées par les ailes d'un aigle, d'un faucon ou d'une poule ou des têtes d'oiseaux aux becs pointus avec des dents de loup.

Le caractère des masques de la Vallée des roses (les districts de Karlovo et de Kasanlak) est tout à fait différent. Là on voit des cagoules pointues avec des applications de rosettes en papier et de glands multicolores. Ces cagoules sont couvertes de dessins géométriques. Leurs «visages» sont ordinairement sombres et «terrifiants» avec de grandes dents blanches. L'impression créée par cette espèce de masque s'adoucit par la multitude de masques gais, couverts de paillettes et de perles, de tiges de blé, de roses en papier, de plumes de paon et de colliers de jeunes filles. L'adresse dans le domaine de la création des masques spectaculaires, perfectionnée au cours des siècles, atteint ici le sommet. Le masque, fait en grille peinte ou en serpillière noire, avec deux pigments rouges aux coins en haut, décoré encore de quelques lignes blanches qui lui donnent un air pensif, peut rivaliser avec les compositions beaucoup plus compliquées et recherchées. Un tel masque simple, complété par un costume blanc bien tenu, décoré de glands multicolores et de cloches autour de la taille, attire autant l'attention que le costume de carnaval le plus soigneusement et richement décoré. Le «koukeri», qui cache sa tête sous une simple corbeille ronde

avec des calebasses attachées à la taille au lieu des cloches, ou celui qui porte un crible avec des plumes et des têtes de poules, produit un effet humoristique qui n'est pas moins impressionnant que l'effet créé par les masques traditionnels.

Les masques en peau de chèvre en couleur beige ou brique sont typiques pour la région de Kasanlak. Dans ce style uniforme on aperçoit d'une manière évidente l'adresse de la population locale dans le domaine de la création des variantes des formes fixées, exécutées avec le même matériel. Parfois on étend les pattes postérieures en les attachant au corps avec des cordes. Dans les oreilles on enfonce des baguettes ramifiées. Sur les baguettes on attache la «jeune mariée» – une poupée en chiffons avec une robe de toile, un tablier bigarré, une chemise blanche et un gilet rouge. Une pièce de monnaie enveloppée de tissu lui sert de visage, ses cheveux longs s'entrevoient sous le fin voile rose. Dans d'autres régions on dresse les pattes en haut, comme deux paires d'oreilles, ou on fait de la peau un bonnet à poil. On attache à ce bonnet un masque en laine noire, de forme ellipsoïdale, dont les yeux sont en tissu blanc. Entourés de bandes rouges et blanches zigzagüées, le nez et la bouche sont en laine blanche, les moustaches sont en poils de chèvre, la barbe en peau de chèvre. On peut faire le masque facial en serpillière et broder les traits du visage; on obtient ainsi un masque extrêmement pittoresque. Dans ce cas-là on fait les yeux de tissu bariolé, les joues de rondelles de laine rouge, le nez en cotonnade rouge et les sourcils en laine noire. Entre les sourcils on applique une rosette en soie aux petits pois rouges. Sur le front on fixe trois glands multicolores en laine et au-dessous on applique un morceau de dentelle blanche. Les moustaches sont en laine noire, la barbe en peau de mouton noir. On entoure le visage de galons bariolés coupés en zigzag. Tous ces visages sont faits de la même manière, mais chacun a toutefois une expression particulière: visages sombres, tragiques, sarcastiques, moqueurs, visages d'un air bonasse, etc. Il n'y a que le masque-type du nègre qui est invariable: visage noir aux sourcils froncés, vieux revolver enfoncé dans la ceinture, épée miroitante à la main – on dirait qu'il a surgi de la période la plus obscure de l'histoire bulgare.

Dans la Bulgarie du sud-est (le district d'Elchovo) les masques étaient autrefois plus simples et «terrifiants», ainsi que dans le reste du pays. On dessinait les sourcils au fusain ou on les faisait de bandes de cuir noir; les moustaches étaient en crin, la barbe en peau de chèvre ou de mouton, le nez une tige de calebasse peinte en rouge ou un piment rouge. On entourait l'ouverture de la bouche de dents en bois.

Sur le front on fixait «des cornes poilues» – des baguettes enveloppées de peau. On accrochait aux cornes des colliers de minuscules coquilles de mollusques et aux bouts on collait de longues plumes de coq recourbées. Parfois on trouve encore des vestiges de ces masques, mais assez modifiés.

Sur le masque en feutre ou en laine on fixe une baguette courbée en arc et on la décore de petites plumes de poule, de dinde ou de pigeon. On enfile les plumes sur une ficelle ou on les fixe en bottes. On emploie souvent des plumes aux couleurs naturelles mais on les peint aussi en vert, rouge, bleu ou jaune. A la nuque on fixe des tresses de cheveux ou des glanes d'oignons, ou d'aulx sans les bulbes. Dans d'autres villages on emploie des franges de fils multicolores avec lesquelles on entoure les baguettes à la place des plumes.

Dans la même région on trouve des masques stylisés qui sont vraiment des créations artistiques d'un goût raffiné. Ils sont en feutre blanc, en forme de chapeau qui dissimule le visage de l'interprète. Pour faire des ouvertures pour les yeux on enfonce des barres de fer chaud. On cerne ensuite les ouvertures avec du goudron et l'on dessine les sourcils et les moustaches avec la même matière. La barbe est faite de la peau du cou d'un coq. Les cornes, souvent en feutre couvert de goudron, sont tordues comme les cornes du bélier; on les fait également de baguettes courbées entourées de franges multicolores. Dans certains villages, célèbres par leurs jeux du carnaval, ces masques ont donné naissance à d'autres masques plus compliqués qui ne sont plus «terrifiants» mais «beaux», avec des dentelles, des galons, des miroirs. Le feutre est recouvert de tissu blanc. Les ouvertures du nez, de la bouche et des yeux sont brodées de fils de laine rouge ou noire pour les yeux, et blanche pour la bouche. On suspend sous les yeux quelques rangs de perles blanches qui descendent jusqu'au nez. Les moustaches et la barbe sont faites à la manière d'autrefois. A la nuque on fixe une peau de chèvre grise, noire ou rouge-orangé. Les différentes couleurs des peaux donnent un effet spectaculaire. Lorsque les «koukeris» dansent et marchent en sautant, elles donnent l'impression de cheveux longs flottant au vent. Au-dessus du masque s'élève une carcasse en lattes. Sa partie supérieure est plus large que la base de dix à quinze cm. Les baguettes verticales, qui par tradition portent le nom des «cornes», sont enveloppées de toile blanche avec des rubans multicolores croisés. Obliquement aux «cornes» on fixe des «oreilles»: une baguette ronde à environ un mètre de longueur, enveloppée de peau des pattes d'une chèvre. Les masques plus grands ont plusieurs baguettes parallèles aux «oreilles». Sur cette carcasse on

fixe la «plume» – une parure de petits miroirs ronds sur un carton en forme de triangle isocèle. Chaque miroir est entouré d'un rang de perles blanches et d'un rang de glands de fils de laine multicolores. L'espace entre les miroirs est couvert de perles blanches. La «plume» est fixée sur les «cornes» et sa pointe descend jusqu'aux sourcils. Le reste de la carcasse est recouvert de dentelles, de rubans multicolores et de galons dont les extrémités pendent autour du visage et sur la nuque. Les cordes qui tiennent le masque sont cachées sous les dentelles, on les croise autour de la poitrine et autour de la taille.

Pour la Bulgarie du sud-est les masques légers et pas très grands sont typiques. Ils sont plus simples que les masques de beaucoup d'autres régions mais d'une diversité considérable.

Il existe un ancien type de masque actuellement presque disparu. C'est le masque en bois sculpté. Ce masque a un manche en bas qui ressemble à une barbe. Sur cette barbe descend la langue en drap rouge. Le nez est sculpté sur le masque et les dents sont des grains de haricots blancs. Sur le front deux cornes de bélier sont fixées. Le reste du masque est recouvert d'ailes d'oiseau. Derrière on attache d'habitude une peau blanche de mouton avec des gerbes de feuilles de maïs multicolores.

Une variante contemporaine de ce masque représente le masque fait d'une corbeille de feuilles de maïs, appelée «zumbultche» (jacinthe). On couvre la corbeille de peaux de mouton de trois couleurs : brune, noire et blanche. Au-dessus des ouvertures pour les yeux, sur la peau noire, on fixe les cornes d'un bélier.

Dans cette région les masques en peau de lapin sont aussi répandus. On fait le visage sur le dos du lapin. En bas, on perce les trous pour les yeux et pour la bouche. En haut, on dresse les oreilles du lapin. La queue est souvent employée pour désigner la barbe. L'unique décoration du masque est constituée par des glands de laine ou de coton multicolores, fixés au-dessus des oreilles (souvent pour les deux oreilles en deux couleurs différentes). Au cours des derniers vingt ans la décoration de ce masque s'est enrichie. Dans la partie supérieure du masque on enfonce des plumes noires, des fleurs jaunes séchées, des fleurs artificielles blanches et roses, des colliers de grains de haricots blancs ou de pois chiches et des rubans.

Il est impossible d'embrasser toute la diversité et la richesse des masques populaires bulgares dans les limites d'un article. L'auteur a essayé de donner les types principaux des masques et leurs variantes contemporaines. Les masques sont faits par les joueurs eux-mêmes. Il n'existe presque aucune restriction quant à la possibilité de prendre

part au jeux. Chaque homme, à l'exception des prêtres, sans distinction de profession ou d'appartenance sociale, peut prendre part aux jeux.

Les jeux du carnaval eux-mêmes ne sont pas moins intéressants que les masques. Le jour du commencement du carnaval, de bonne heure, les hommes masqués sortent dans les rues, remuent les cloches, agitent d'un air menaçant les épées en bois et les « balais ». Ils jettent un coup d'œil par les clôtures et se lancent à la poursuite des jeunes filles qui les surveillent. Les jeunes filles se dispersent en criant gaiement, les enfants ravis sursautent. Les femmes accueillent les hommes barbus et les obligent à s'asseoir sur les massues en bois, elles les « rasant » avec les épées jusqu'à ce qu'elles obtiennent la rançon. Elles piquent une pomme sur une baguette et la tournent devant les jeunes mariés qui sont à la tête de la procession et crient : « Allez ! Nous allons faire un nouveau moulin à vent, une nouvelle maison, donnez pour le nouveau moulin à vent ! » Et les spectateurs en plaisantant enfoncez des pièces de monnaie dans la pomme « Oncle, pourquoi ton ours n'a que deux pattes ? » – demandent les enfants au « tzigane-montreur d'ours » qui tient l'ours par une lourde chaîne et l'oblige à danser suivant la mélodie de son rebec. – « Il est né comme ça, mes enfants, nous sommes une grande famille, alors cela arrive qu'il soit à deux pattes » – explique d'un ton « sérieux » le montreur d'ours. – « N'enlevez pas ma croix, vous deviendrez aveugles », crie le pope aux garçons qui essaient de tirer la croix en bois du petit chaudron pour l'eau bénite ; il agite ensuite « l'encesoir » – une calebasse aux cendres – et avec l'autre main il arrose les spectateurs avec une énorme gerbe de buis, grande comme un balai (c'est une parodie du bouquet de basilic avec lequel les popes arrosent les croyants les jours de fêtes religieuses). La foule se disperse. « La cigogne », recouverte d'une carpe bigarrée, montée sur des échasses, claque de son énorme bec en lattes rouges d'un air menaçant. Un des hommes masqués s'évanouit et le « docteur », avec sa serviette et son chapeau noir, ou avec un tablier blanc, sort la « seringue » – un poinçon rouillé – pour l'enfoncer dans le bras du « malade » « Laisse-le, j'ai réservé une place pour lui sous les sapins » (là où se trouvent le cimetière du village), dit « le pope ». Cela suffit pour faire sauter « le malade ». A l'autre bout de la place les « tziganes » ont fait leur camp. Quelques tziganes vendent des peignes en fer-blanc avec des dents pointues, des cribles éventrés, des cuillères percées. Les « petits tziganes » avec des visages noircis tendent les mains vers le feu autour duquel se sont assis les tziganes qui couvrent d'étain la vaisselle. On voit apparaître un groupe de « journalistes » avec des « costumes de voyage » déchirés, des pantalons collants, des

manteaux à gros carreaux criards et des souliers aux semelles épaisses. «Nous sommes épuisés, nous venons de l'Égypte» – gémissent-ils. «Ici un match, là-bas un match, des joueurs de football, des joueurs de volleyball, des cyclistes, des joueurs d'échec... Ils volent partout, traversent des montagnes et des mers et nous les suivons, vraiment nous sommes crevés.»

Les rues et les places retentissent de joie, de rires, de cris et de scènes improvisées ou chaque acteur joue sans avoir une préparation spéciale, sans répétition et metteur en scène. Les acteurs et le public s'unissent. Les mises en scène, les répliques et les dialogues manifestent l'esprit du peuple bulgare, son talent de s'amuser, de plaisanter, de se moquer des autres et de soi-même.

Mais le carnaval en Bulgarie n'était pas seulement une manifestation théâtrale; même de nos jours nous trouvons beaucoup de vestiges d'idées primaires, bien sûr obscurcies et dissimulées par le temps. Dans la Bulgarie de l'ouest on voit clairement ces vestiges dans les masques et dans les visites rituelles de chaque maison à la veille du Nouvel An (le 14 janvier). Les «sirvaskaris» saluent les propriétaires, «l'épousée» baise leurs mains et le jeune marié souhaite du bonheur, du bien-être, de la richesse et de la fécondité avec des bénédictions dont les mots rappellent ceux des enfants-sourvakaris dans les autres régions du pays:

Le Nouvel An est fier
de son miel et de son beurre,
de l'argent et de l'or,
des petits agneaux.
Que des enfants soient mis au monde,
que la récolte soit abondante!

Dans les autres régions on voit la signification primaire de la coutume d'une manière claire le dernier jour du carnaval, lorsqu'on visite chaque maison. Autrefois on accueillait avec bienveillance et avec joie les «koukeris», parce qu'on croyait qu'ils apportaient la santé et l'abondance à la maison. Là où ces formes sont encore conservées les hommes masqués sont reçus avec joie à cause du divertissement qu'ils offrent. Dans chaque maison ils dansent le «horo» (la ronde) accompagnés de la cornemuse qui joue une mélodie spéciale. Autrefois on dansait ce horo pour requérir de la fécondité et de l'abondance; voilà pourquoi à présent on continue à danser impétueusement en souhaitant: «Que le blé et le maïs pousse, qu'on ait une bonne récolte!» Les danseurs se jettent ensuite par terre – de nos jours pour manifester leur joie, autrefois comme action magique: «Que

les gerbes de blé tombent ainsi sur les champs!» L'épousée entrait dans la maison et prenait les enfants entre ses mains, parce qu'on croyait que son effleurement protégeait contre les maladies ou bien qu'il les guérissait. Là où l'on observe encore cette coutume, cela se fait par tradition, sans connaître le sens primaire et la signification originale des rites. Ce n'est que pour plaisanter qu'on roule maintenant le crible avec lequel autrefois, d'après la coutume, les propriétaires de la maison portaient les cadeaux aux hôtes masqués. Autrefois, lorsqu'on jetait le crible on devinait selon la façon dont il tombait – à l'endroit ou à l'envers – quelle serait la récolte.

On voit encore ce caractère ancien des jeux des «koukeris» lors des scènes finales du carnaval dans la Bulgarie du sud-est. Le soir, lorsqu'on a visité déjà toutes les maisons, les «koukeris» et le public se réunissent sur la place. Ils apportent une vieille charrue de bois, qu'on n'emploie plus depuis longtemps et un boisseau avec du blé – pour la «semaille».

Dans certains villages de cette région apparaît un nouveau personnage – le «hadji» des «koukeris» – habillé d'une manière extravagante et drôle. Par exemple, il est souvent enveloppé de nattes et par dessus il est couvert d'une très longue serpillière. Il a une corbeille sur la tête décorée de plumes et à l'épaule une ensouple (le fusil). Il mesure en marchant une bande de terre, comme cela se fait aux champs à la semaille. Les «koukeris» préparent la charrue et prennent des «boeufs» parmi les participants au carnaval. Ils les attellent et l'épousée les traîne avec soi pour labourer. Après avoir fait quelques «sillons» le «hadji» renverse le boisseau et sème en lignes en bénissant : «Qu'un grain en produise des milliers». Après avoir fini avec la semaille il roule le boisseau et il regarde de quel côté il tombe pour deviner comment sera la récolte. De nos jours ces anciennes coutumes s'accomplissent par plaisanterie, on prononce les anciennes bénédictions pour s'amuser, mais les souhaits, eux font toujours plaisir aux gens qui gagnent leur vie de la terre : «Que la grange soit comblée comme ce boisseau! Qu'il y ait de l'abondance pour chacun et pour nous aussi!»

Entretemps les «koukeris» dansent impétueusement – à présent par joie et par émotion, autrefois pour influencer les forces magiques et pour requérir la bonne récolte. Après la semaille on commence la «moisson». Cinq ou six «koukeris» forment une groupe de moissonneurs, ils agitent leurs épées comme des faucilles. A la tête du groupe on voit l'épousée. Elle ne prend pas part à la moisson, elle «commande» avec son bâton. Après avoir fini la moisson les «koukeris»

poussent la foule pour faire place pour «l'aire». Ensuite, ils courent comme des chevaux pour «écraser le blé» et agitent les épées pour «vanner le blé». On joue cette pantomime avec un tel enthousiasme et avec une telle adresse que les spectateurs ne voient plus la place hivernale nue, mais une aire comblée de gerbes de blé.

Le battement du blé finit avec la poursuite de l'épousée. L'un après l'autre les «koukeris» l'enlève au «hadji» ou au jeune marié qui la défendent vainement; il entraînent et la renversent par terre – reminiscences d'un rite magique de la fécondité, qui a perdu de nos jours sa signification primaire. A la fin les «koukeris» dressent la charrue et la soutiennent avec le joug. Le «hadji» monte dessus comme sur un escalier et à haute voix blâme la conduite de ceux qui ont commis de mauvaises actions au cours de l'année. Ces reproches sont pleins de mots forts et les spectateurs rient de tout leur cœur. Lorsqu'il finit son discours et quitte cette soi-disant tribune, les «koukeris» remuent leurs cloches pour la dernière fois et se dispersent. Le public agité et exité, comme à la sortie d'un véritable spectacle théâtral amusant quitte de même la place.

Les jeux du carnaval s'enrichissent de nouvelles scènes et de nouveaux héros; les masques hérités de l'antiquité changent et perdent de plus en plus leurs anciens aspects. Actuellement c'est très rare qu'on puisse voir les dernières scènes, elles ont presque disparu. Mais en échange les fonctions théâtrales du carnaval augmentent. En se libérant de plus en plus des rites traditionnels le carnaval se transforme en théâtre populaire authentique, un théâtre avec son public, sa propre physionomie et son esthétique.

Littérature supplémentaire

L'article est écrit sur des observations et des recherches personnelles)

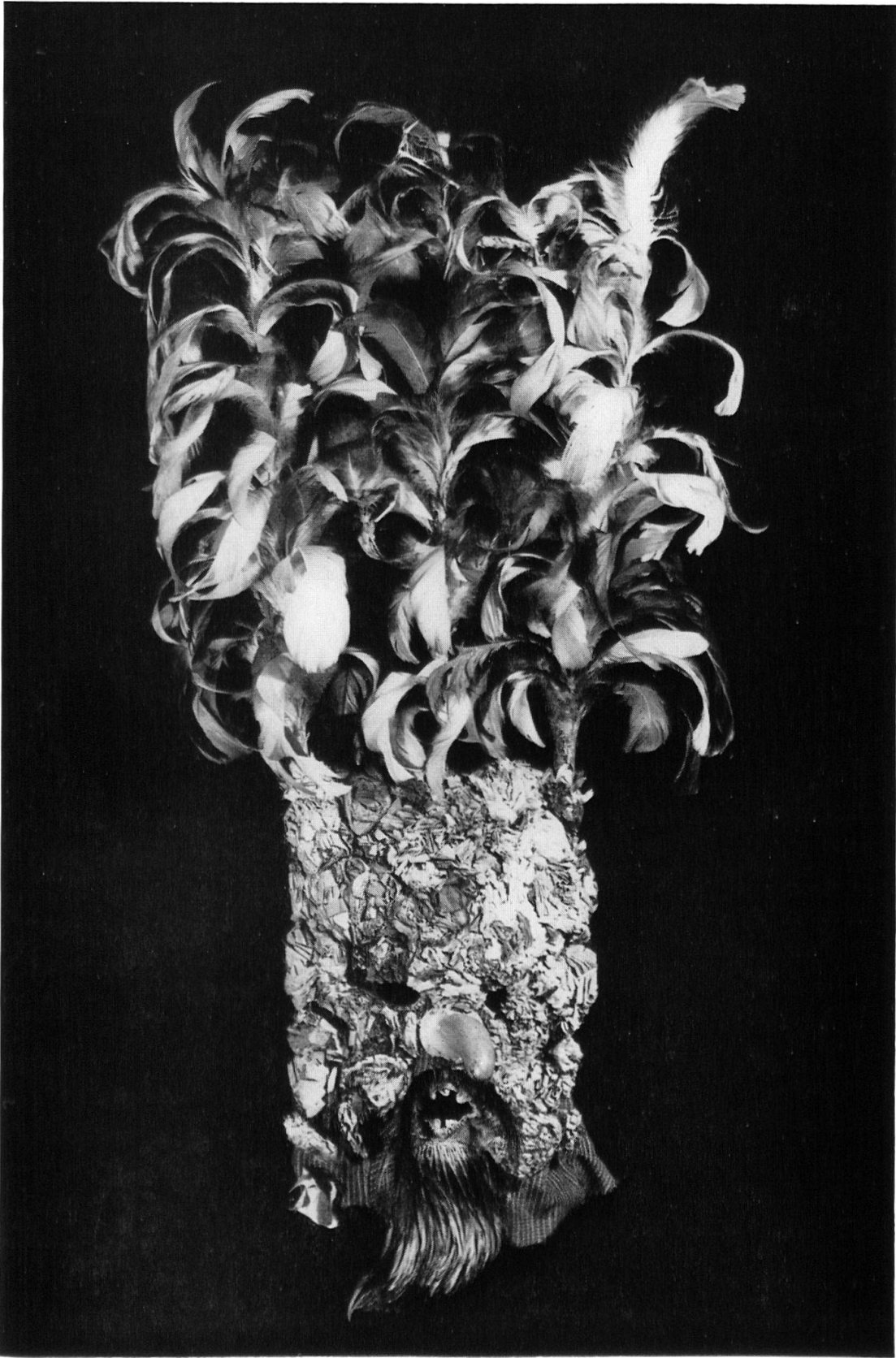
Mikhail Arnaudov, Кукери и русалии: Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis (Sofia) 34 (1920) 1-244.

Raina Kacarova, Български танцов фолклор (Sofia 1955) 63-64.

Rosica Angelova, Кукерските игри – обичай за плодородие и здраве и народен театър: (Sbornik) Teatăr (Sofia 1956), fasc. 11, 95-106.

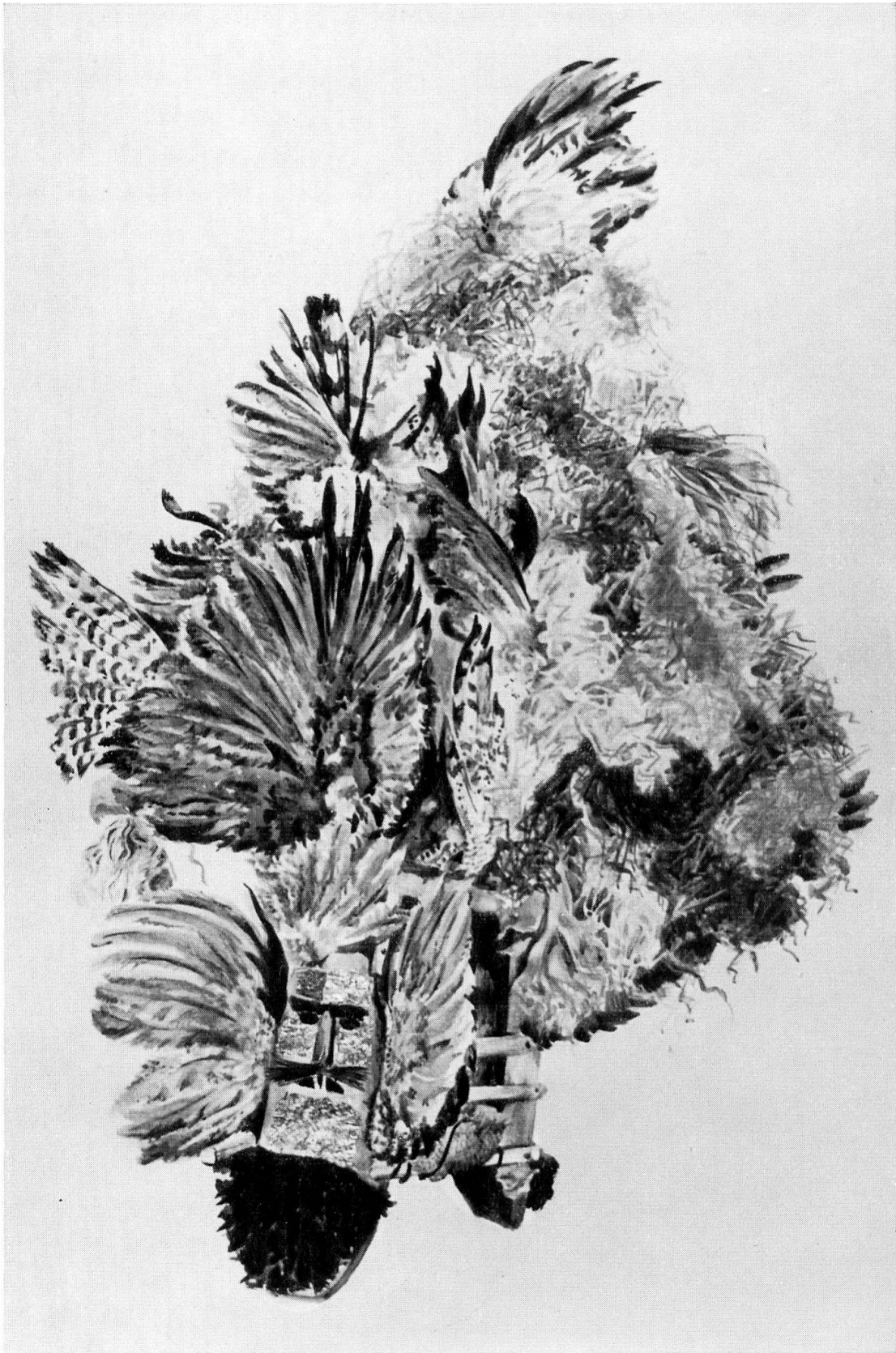
Rosica Angelova, Театър в живота: (Sbornik) Teatăr (Sofia 1956), fasc. 4, 59-64.

Petar A. Petrov, Кукери в с. Пъдарево, Бургаско: Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis (Sofia) 50 (1963) 345-368.

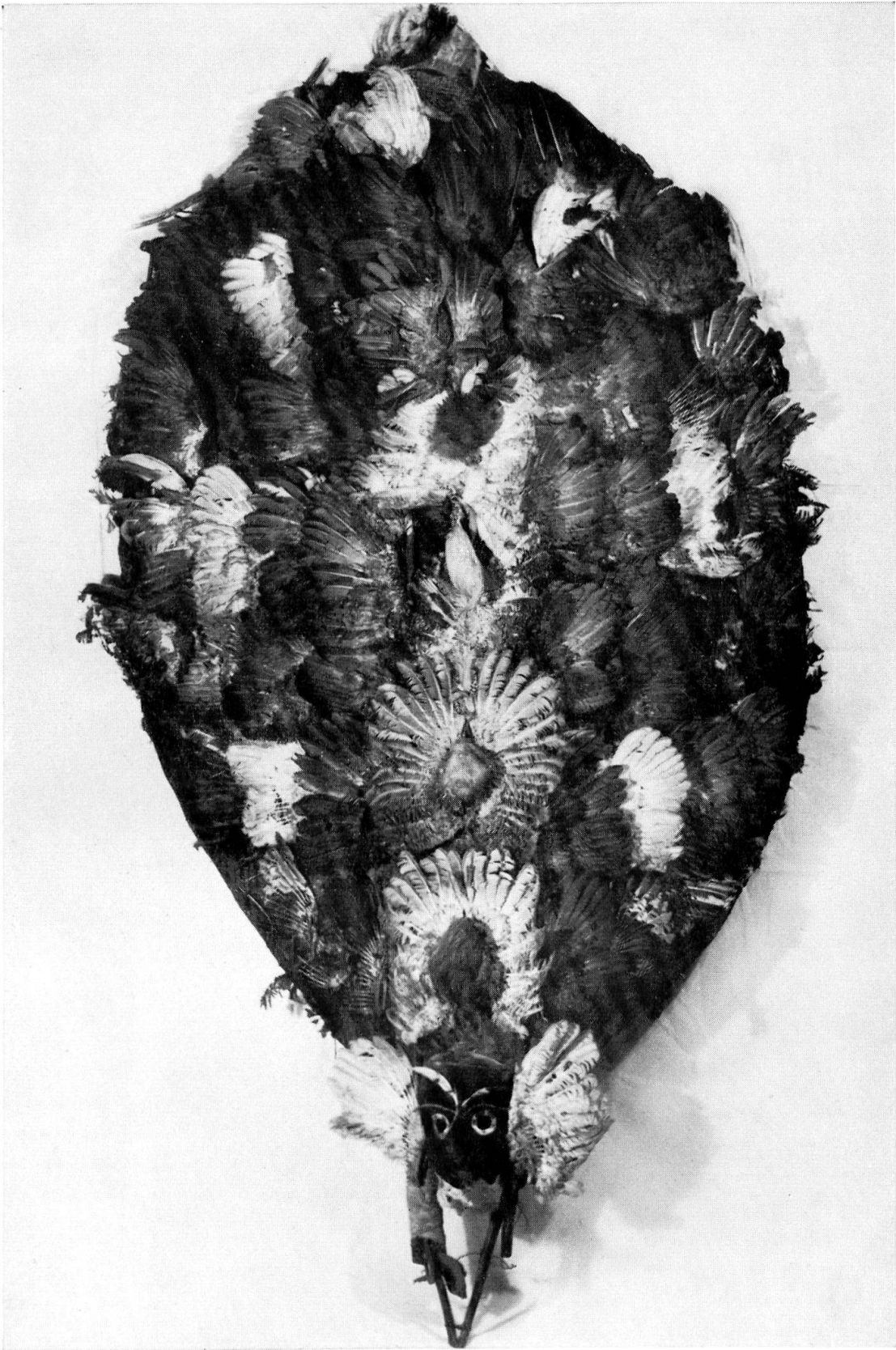


9 Masque de la Bulgarie de nord-est.

Bulgarien

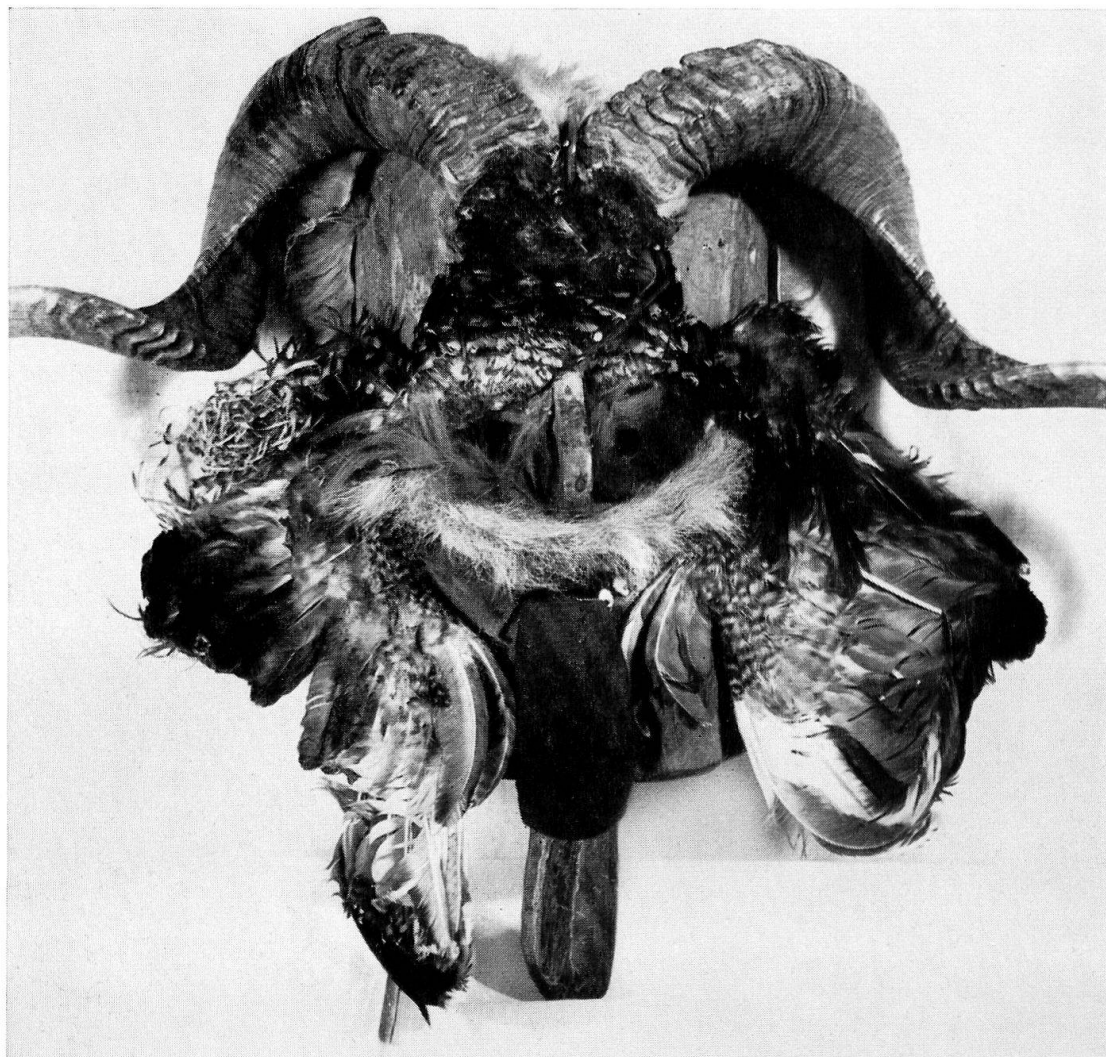


10 Masque de la Bulgarie occidentale.



11 Masque de la Bulgarie occidentale.

Bulgarien



12 Masque de la Bulgarie de nord-est.